

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 74 (1986)

Heft: [4]

Rubrik: Dossier : Bebe Doc parti, les problèmes restent

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BEBE DOC PARTI, LES PROBLEMES RESTENT **LES HAITIENNES : DES FEMMES DEBOUT**

L'exil et les pérégrinations françaises de Jean-Claude Duvalier ont placé Haïti, oubliée au fond de sa dictature, au premier plan de la scène internationale. Le goût légendaire de l'ex-président à vie pour les femmes ne semble pas avoir été partagé unanimement par ces dernières. Plus, la majorité de la gente féminine ne semble pas non plus avoir véritablement reçu du président l'attention méritée. Comme partout, il y a femme et femmes.

Dans ce dossier, la parole est aux Haïtiennes. Un premier article brosse ce que signifie le fait d'être femme en Haïti. La vie y est difficile. L'économie et la culture semblent se liguer contre les femmes. Le tandem pauvreté et misogynie aboutit au paradoxe suivant : les femmes travaillent beaucoup, sans grande reconnaissance et pour pas grand chose.

Comme dans bien des pays du tiers monde, les femmes d'Haïti survivent grâce à une certaine piété, à la débrouillardise et à l'esprit d'entreprise. Le deuxième article raconte un cas concret : les vendeuses voyageuses, les « madan sara ». L'article de Claudette Werleigh, de la section Promotion féminine de Caritas Haïti, a été écrit en décembre 1985, juste avant la chute du régime Duvalier. L'espoir de changement pointe dans bien des passages où les accents pathétiques le disputent à la description objective. Pourtant, il est bien difficile, aujourd'hui, de dire ce qui va véritablement changer pour les « madan sara », ces femmes vaillantes...

Bel et bien femmes mais pas toutes pareilles, dit un proverbe haïtien soucieux de mettre en évidence la diversité des femmes du pays. Un tout petit nombre, en effet, vit à l'occidentale — belles voitures et haute couture — alors que pour les autres, faire manger toute la famille constitue la principale préoccupation.

Haïti a ceci de commun avec la Suisse que les deux pays ont quelque 6 millions d'habitants. Là s'arrêtent les similitudes. Haïti compte un médecin pour 17 000 habitants et environ 85 % d'analphabètes. C'est le pays le plus pauvre de l'hémisphère occidental et le moins avancé, selon les critères des Nations Unies, de l'Amérique latine.

La fin de la dictature des Duvalier, si elle sonne le glas de l'arbitraire politique, ne peut pas résoudre d'un coup de baguette magique le marasme économique dans lequel se débat la population de l'île. Les femmes en savent quelque chose, qui doivent faire face, seules bien souvent, à la faim, la maladie, l'analphabétisme, le chômage, la pauvreté de leur famille.

Les femmes haïtiennes représentent la moitié de la population active du pays et dans certains secteurs, elles occupent une place prépondérante. Dans l'agriculture, où se trouve concentrée 80 % de la population, elles représentent 48 % des paysans. Dans le secteur industriel, les femmes sont majoritaires dans certaines branches : trieuses de café, ouvrières dans les filatures de coton, couturières, brodeuses dans les maisons de confection. Dans les usines d'assemblage, elles constituent 75 % de la main d'œuvre uti-



Photo André Jacques

lisée (1980). Dans les villes, elles sont aussi employées comme domestiques dans les maisons privées, les hôtels ou les restaurants. Dans le secteur tertiaire, enfin, elles occupent des métiers dits typiquement féminins : secrétaires, infirmières, institutrices. Dans ce dernier domaine, tout comme en Suisse, elles forment la totalité de la main d'œuvre au niveau des jardins d'enfants, la majorité du corps enseignant au niveau primaire, une légère minorité au niveau secondaire, pour n'être plus qu'une exception au niveau universitaire.

Toutes ces femmes doivent faire face au combiné traditionnel de l'oppression des femmes : un salaire insuffisant ; un

travail pénible, dépassant souvent le nombre d'heures réglementaires ; l'absence de contrat de travail ; le non-respect des dispositions légales relatives aux congés maladie et maternité ; une absence de structures d'accueil (service médical, cantine, crèche, transports) ; des conditions de travail souvent insalubres ; la double journée, le travail domestique venant s'ajouter au gagne-pain.

LORSQUE LE GARÇON PARAIT

Si, comme on l'a vu, les disparités économiques sont grandes, ce qui rend peu homogène la condition féminine, la cultu-

re assure cependant des traits communs à toutes les femmes. Haïti ne fait pas exception à la règle qui semble universelle selon laquelle la naissance d'un enfant mâle est accueillie avec plus de réjouissances que celle d'une petite fille. Le garçon est perçu comme un futur pilier pour la famille, un bras pour le travail et le revenu familial (même si les femmes travaillent souvent davantage que les hommes). Il est aussi le garant de la continuité du nom. Plus tard, il aura plus de chances que sa sœur d'être inscrit à l'école et surtout de pouvoir y rester. Au point que l'Unicef accusait en 1980 : 77,1 % d'hommes analphabètes contre 89,6 % de femmes en situation identique.

LA CHEVRE OU L'HYMEN

Dans le domaine sexuel, on s'enorgueillit volontiers des performances des jeunes gens tandis qu'on veille scrupuleusement à la moralité des jeunes filles. Car la virginité demeure une valeur importante. Il existe encore des zones où le fiancé procède à la vérification de l'existence de l'hymen chez sa partenaire avant de s'engager dans le mariage ; et d'autres où les draps souillés sont fièrement étalés après la nuit de noces. Un mari déçu peut infliger des corrections corporelles à sa femme ou exiger de ses beaux-parents une indemnité en espèces ou en nature (chèvre, bœuf, etc.). Avec l'évolution des mœurs, la virginité avant le mariage tend cependant à perdre de son importance, surtout dans les villes.

Outre son rôle économique important, la femme haïtienne est intégralement responsable de l'éducation et de la santé des enfants, et cela quelle que soit la couche sociale. C'est à elle, et à elle seule qu'incombe la tâche de s'assurer que les enfants mangent à leur faim, ne tombent pas malades et, s'ils sont malades, de les soigner. Quand on pense à l'image que la société propage de la femme, quand on pense à la discrimination dont elle est l'objet, et que l'on compare cela au rôle qu'elle joue et à ce qu'on attend d'elle, on ne peut que rester confondu devant une telle contradiction. Il y a du pain sur la planche pour le Mouvement féministe haïtien dont la présidente, Laurette Denis, déclarait dans son discours du 8 mars 1983 : « Notre combat n'est pas dirigé contre les hommes, mais contre la superstructure globale qui opprime les femmes et les minimise dans la société ».

Martine Chaponnière

(D'après les articles de Claudette Werleigh, « Femmes haïtiennes » et Riché Andris, « Lutte de la femme haïtienne et lutte de libération nationale haïtienne », non publiés.)

PORTRAIT : DES VENDEUSES AU LONG COURS

Les Haïtiennes jouent un rôle prépondérant dans la vie économique de leur pays, ne reculant devant aucun sacrifice pour gagner leur vie et celle de leur famille. Prototypes de ces « fanm debout » (femmes vaillantes), les « Madan Sara Internationales », une catégorie de mar-



Photo BIT

chandises qui servent d'intermédiaires entre le producteur et le consommateur. Elles achètent en général en gros et sillonnent le pays d'un point à un autre. Certaines d'entre elles se lancent à l'assaut des marchés des îles avoisinantes et des centres d'achat les plus proches du continent : Curaçao, République Dominicaine, Porto Rico, Miami, New York, Panama, etc. Après avoir surmonté les innombrables embûches administratives d'un départ à l'étranger, les voilà à l'aéroport, prêtes à s'envoler.

Pour elles, tout est nouveau au début : l'ambiance climatisée, la salle d'attente, la longue queue et surtout l'avion, cet oiseau géant. Ce n'est pas sans appréhension qu'elles l'abordent et souvent, on les voit esquiver un furtif signe de croix tout en murmurant une prière. Elles qui vivaient jusque-là une vie proche de l'époque médiévale, les voilà soudain projetées au XXe siècle, passagères de DC9 ou de Boeing 727 ! Mais tout ne change pas automatiquement pour autant ! Et souvent, elles doivent demander timidement, à la personne assise à côté, de remplir pour elles les formulaires de douane et d'immigration : « Mal aux yeux » disent-elles ou « tremblement des mains » pour cacher de façon pudique le fait sordide qu'elles sont encore analphabètes. Notre époque moderne s'étant plutôt attachée à changer les choses que la condition des êtres hu-

mans, le modernisme les happe de nouveau. Et ce sont les ascenseurs, les escaliers et tapis roulants... Peu de personnes s'imaginent le choc culturel et l'émoi de ces marchandes !

LE CHOC DE L'ECRITURE

Dès la descente d'avion, les voilà plongées dans la « civilisation de l'écriture » car tous les renseignements dans les aéroports internationaux sont indiqués par des flèches et des codes : messages écrits dans trois langues « internationales » également illisibles pour elles. C'est pourquoi elles partent souvent en groupe, guidées au moins par une qui a déjà fait l'expérience. En groupe, elles se sentent rassurées, solidaires et, de fait, arrivent ainsi à surmonter bien des difficultés.

Que ce soit à cause des frais d'hôtel, de la facture du guide (\$200 à \$300 pour deux ou trois jours), ou bien encore des enfants laissés en Haïti, les Madan Sara font vite ce pour quoi elles s'étaient déplacées : acheter !

Mais pour cela, il faut se livrer à des opérations de change. Il y a là deux difficultés majeures : l'utilisation de billets et de pièces de monnaie nouveaux et la fluctuation de cette monnaie par rapport au dollar.

CALCUL MENTAL

En Haïti prévaut le système de parité fixe : la gourde est officiellement équivalente au cinquième du dollar américain. La dévaluation (de facto) de notre monnaie et le marché parallèle sont pour nous des réalités économiques relativement nouvelles. Or, voilà que, sans préparation aucune, la situation objective oblige nos Madan Sara à calculer très rapidement quand changer, où et combien. Par ailleurs, il leur faut toujours, au moment de l'achat, traduire en gourdes ou bien en dollars pour pouvoir apprécier le prix. Certes, elles ont toute leur vie calculé, elles qui ont appris à fendre le cheveu en quatre pour manger, payer les enfants à l'école, les vêtir et payer le loyer. Mais ce n'est pas facile pour autant ! Pour elles, un seul calcul : « Chez nous, cet article se vend ou peut se vendre à tel prix, il faut donc que je l'obtienne à un prix inférieur ». Et les voilà en train de discuter et d'introduire dans des magasins jusque là à prix fixes notre système culturel de marchandage. Fantastique !

Mais ce n'est pas tout. S'il est vrai que beaucoup de Madan Sara se rendent

encore vers une seule destination et en reviennent, d'autres effectuent dans le ciel des triangles ou d'autres figures géométriques assez compliquées mais qui répondent toutes à une rigoureuse logique économique : quoique analphabètes, les Madan Sara ont pu effectuer une véritable étude du marché qui les a conduites à partir de Port-au-Prince avec du rhum, de l'huile de Palma Christi et des objets en bois sculptés, qu'elles portent à Curaçao, où elles achètent des maillots, des jeans et des draps. Certaines se rendent à Aruba où elle achètent des nappes. De là, elles peuvent soit porter ces produits à la Martinique et la Guadeloupe, soit passer par le Venezuela où elles achèteront des bijoux qu'elles porteront sur elles pour esquiver les droits de douane. Elles peuvent alors repasser par Curaçao s'approvisionner en maillots et sous-vêtements avant de se rendre en Haïti.

Transformées en porteurs, elles font la queue pour passer la douane. Il leur arrive bien entendu d'avoir souvent un excès de poids et de bagages, et Dieu sait que ça coûte cher.

C'est pourquoi les Madan Sara cherchent toujours fébrilement dans la file quelqu'un n'ayant qu'un bagage et à qui elles peuvent refiler un second : « Tanpri fès sa pou mwen cheri, rann Manman-w sevis sa » (je vous en prie, rendez-moi ce service). Beaucoup de passagers ne soupçonnent pas l'immensité du drame qui se joue devant eux et refusent carrément de coopérer : à l'heure des bombes et de la drogue, il faut bien se protéger, n'est-ce pas?... Alors nos marchandes s'en vont la mort dans l'âme, comptant les maigres sous qui leur restent.

Photo
André Jacques

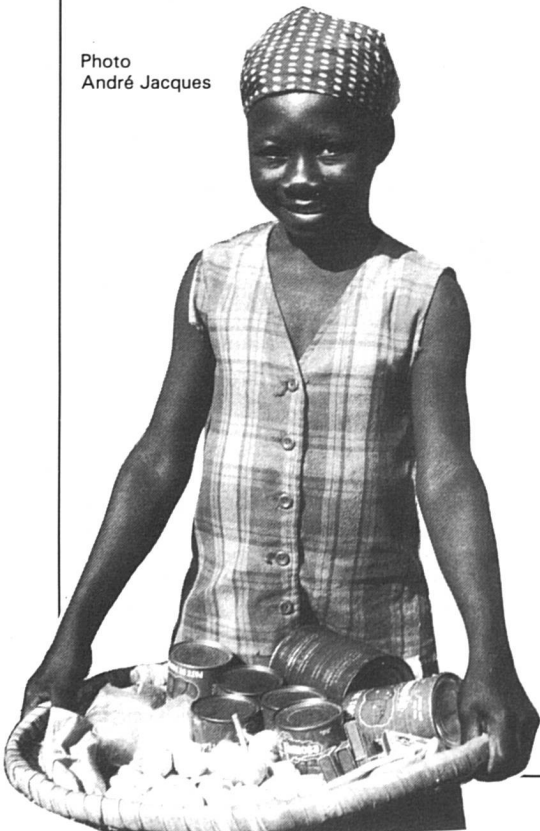


Photo BIT

ŒILLADE, ARGENT ET PARRAIN

De retour dans leur pays de soleil, les Madan Sara poussent un soupir de soulagement. Mais leurs déboires ne sont pas finis pour autant. Elles doivent garder leur lucidité car perdre un colis signifie la catastrophe certaine. Par ailleurs, elles se font, selon les circonstances, calines, agressives ou coopératives : elles refilent certaines choses aux inspecteurs des colis (articles importés ou billets de banque) ou bien d'une simple œillade glissent l'espoir d'échanges ultérieurs plus « intimes ».

Le même scénario est repris lorsque les colis sont envoyés à la douane. La plupart des « Madan Sara » se cherchent alors carrément un « parrain », c'est-à-dire un protecteur parmi les hommes au pouvoir. Car à la douane, il leur arrive souvent de « perdre » certains de leurs colis ou leur contenu. De plus, les articles importés sont soumis à des taxes très élevées dépassant parfois le prix d'achat des marchandises. S'agirait-il d'une politique délibérée ayant comme finalité de favoriser le grand commerce ?

Une fois à Port-au-Prince, les « Madan Sara » doivent se battre pour trouver des canaux de vente pour leurs marchandises, ce qui ne va pas sans mal étant donné la concurrence du haut commerce.

MAIGRE BILAN

Quant au bilan économique de leurs voyages, il reste plutôt mince.

Un simple coup d'œil nous permet de constater que les Madan Sara vendent toutes à peu près les mêmes choses au même moment. C'est indéniablement une faiblesse de leur marché. S'agit-il d'un mauvais calcul de leur part ? Non ! En réalité, elles sont en contact avec des usines ou des grands magasins qui, en fin de saison leur livrent à « meilleurs prix » leurs articles non vendus. Le chan-

gement de mode à chaque saison et d'une année à l'autre étant une des exigences de la société de consommation, les entreprises préfèrent en fin de saison « liquider le stock » plutôt que de courir le risque de laisser ces articles s'entasser (et de se détériorer) dans leurs hangars. C'est à notre avis la principale cause de la saturation du marché. Il en reste d'autres : le faible pouvoir d'achat, qui ne permet pas d'aborder tous les produits de l'étalage, le chômage, qui porte un nombre de plus en plus grand de femmes à se livrer à ce genre d'activités et le fait que pour pouvoir bénéficier des prix en gros, à la douzaine, à la centaine ou à la grosse, les Madan Sara ont dû se mettre à trois ou quatre pour acheter puis séparer entre elles les mêmes produits.

Un autre facteur déterminant le faible rendement est la minceur même du capital investi au départ, alors que les frais globaux de l'opération sont importants. Pour un capital investi de 2 000 ou 3 000 dollars, le bénéfice se monte, dans le meilleur des cas à 500 dollars.

Pourtant, les Madan Sara continuent malgré tout et leur nombre augmente. C'est, bien sûr, parce qu'elles n'ont pas le choix (il faut bien faire quelque chose et tenter sa chance) mais surtout parce qu'elles espèrent qu'au bout de 2 ans, elles seront acceptées comme commerçantes et pourront obtenir un visa leur permettant de se rendre à Miami. Car pour elles, comme pour la majorité des Haïtiens, les Etats-Unis continuent à être la terre idéale, le pays de rêve leur offrant les possibilités de trouver un emploi stable, rémunéré. Une fois installées, elles pourront rembourser l'argent emprunté, faire chercher les enfants qui alors, mangeront à leur faim, iront à l'école et plus tard, travailleront à leur tour pour aider à faire sortir la famille de la misère.

Maîtresses-femmes, « femmes debout », les Madan Sara n'en sont pas moins des parasites du système d'exploitation qu'elles ont intérêt à reproduire pour en tirer le maximum de profits individuels. Si nous les avons décrites et louées, c'est que nous souhaitons que leur exemple nous stimule à affronter les obstacles et à surmonter les difficultés qui se présentent à nous, femmes, non seulement dans le domaine économique mais aussi dans les domaines social, culturel et politique.

Nous portons également l'espoir que dans une autre société affranchie de domination et d'exploitation, les Madan Sara sauront sortir leurs trésors d'ingéniosité et les partager, s'adapter à la nouvelle situation et contribuer à la création de nouveaux espaces de travail, d'affranchissement et de liberté !

Claudette Werleigh
(Adaptation :
Martine Chaponnière)